

**Communication
de Monsieur le Docteur Michel HACHET**



Séance du 1^{er} juin 2001



**Réflexions inquiètes sur la perméabilité
de l'esprit humain aux opinions toutes faites
et prudente exploration des frontières de la liberté**

Quelle témérité de m'aventurer, sans autres armes que celles d'un rustique bon sens, dans l'exploration des limites du mystérieux domaine de la liberté, de notre liberté !

Si je ne suis pas venu, tel le Paysan du Danube, parler à cette tribune vêtu d'un sayon de poils de chèvre, je ne suis guère mieux équipé pour oser discourir de l'essentiel problème tant de fois abordé et par tant de gens infiniment plus compétents que moi, de la liberté humaine, de notre liberté, mais puisque leurs avis divergent, la possibilité nous est offerte de nous interroger sur ses limites. Et c'est surtout des limites que nous parlerons.

Je me bornerai donc à présenter quelques très simples observations révélant l'imprécision des frontières de notre liberté. Et ces observations ne concernent que des problèmes mineurs car, je le répète, nous ne prétendons pas aborder le cœur du débat, mais simplement vagabonder sur ses frontières.

Pour commencer, nous reprendrons, sans faire montre de beaucoup d'originalité, l'étude du problème de la mode, de la mode vestimentaire. Est-elle donc responsable de l'aliénation de notre liberté ? A cette question, nous nous empressons de répondre en haussant les épaules : « certainement pas ! ». Nous avons raison, car nous sommes assez sages pour

ne pas nous asservir à ses outrances et ne garder d'elle que ce que l'usage commun de nos concitoyens en conserve. Mais, même dans cette situation nous nous soumettons grosso modo aux usages vestimentaires de notre temps et nous n'aurions pas l'idée de nous promener en ville ou de venir siéger à l'académie vêtus d'un pourpoint, d'un haut de chausse et coiffés d'une perruque à marteaux. Cette simple observation révèle bien que nous sommes, au moins partiellement, tributaires de la mode et lorsque inconsciemment nous nous y soumettons, nous inventons pour nous conforter dans notre illusion de liberté des justifications qui peuvent se parer de prétentions scientifiques. En réalité, nous partageons les usages de la société au sein de laquelle nous sommes immergés.

Puisque nous avons parlé du vêtement, amusons-nous à regarder de vieilles photographies ou cartes postales du début du siècle qui vient de s'achever, et nous constatons que les adultes et les enfants de l'un et l'autre sexe portent tous, sans exception, des coiffures adaptées à la saison ou au rang social des gens. Incontestablement, le port indispensable de cet accessoire vestimentaire était dans l'esprit de tous justifié par de solides arguments au nombre desquels le maintien de la santé tenait une large place : sortir tête-nue au soleil, fût-ce brièvement, exposait à de dramatiques accidents et si le soleil faisait défaut l'air vif, le froid, vous mettaient dans une dangereuse situation. L'argument n'était pas faux au départ, mais son abus l'était. Vivons-nous maintenant dans un univers différent de celui où le port d'un chapeau semblait indispensable ? Peut-être, car nos grands parents, qu'ils soient ruraux ou urbains, passaient plus de temps que nous au grand air, exposés aux variations de la température, mais avouons toutefois que le choix d'un élément de notre habillement est fortement dépendant de l'époque où nous vivons et du pays que nous habitons.

Je viens de donner l'exemple d'une aliénation, certes très relative, de notre liberté n'entraînant d'ailleurs pas d'importantes conséquences. Je l'ai classé au chapitre de la mode, mais il touche quelque peu à celui de la physiologie puisque nous avons parlé de l'adaptation de nos organismes aux variations thermiques et il n'est donc pas étranger, par cet intermédiaire, à celui de la pathologie ou du moins, je l'espère, à celui de la «paléopathologie».

Que mes confrères Médecins, dont la savante cohorte est largement et brillamment représentée au sein de notre compagnie, me pardonnent de l'aborder. il concerne une pernicieuse opinion solidement ancrée naguère dans l'esprit du public sur les doute les plus anciens d'entre nous ont conservé un bien désagréable souvenir. C'était l'interdiction de «boire glacé» lorsqu'on venait d'accomplir un gros effort musculaire par une

chaude journée d'été. Tout au plus tolérait-on de vous accorder l'absorption de quelques cuillérées d'une boisson chaude pendant qu'on énumérait, effrayant nécrologue, les noms, prénoms et parentés de tous ceux que le mépris de la proscription de la boisson «glacée» avait menés au tombeau. La boisson glacée en question devait dans la meilleure hypothèse, qu'elle soit eau claire ou eau mêlée d'un peu de sirop ou de vin, se situer à une température beaucoup plus proche d'une dizaine de degrés que de celle de la glace fondante. C'était la température de l'eau du robinet ou de celle de la pompe, en un temps où, si la production de froid était peut-être déjà maîtrisée dans l'industrie, elle ne l'était pas du tout à l'échelon domestique. On vous citait donc les noms des gens emportés, comme on disait, par une «fluxion de poitrine», pour avoir bu un verre d'eau froide en revenant de la moisson. Que tous ces gens soient morts, c'est bien certain, mais la cause véritable de leur trépas n'était établie que par le diagnostic de leur entourage et non par un homme de l'art et, il est bien probable qu'il s'agissait vraisemblablement d'un «coup de chaleur» avec œdème aigu du poumon et que l'absorption d'eau froide n'était pour rien dans l'étiologie de l'accident. Nous n'en finirons jamais si nous voulions passer en revue toutes ces croyances populaires héritées d'un lointain passé, dépourvues de toute justification scientifique, mais si répandues qu'on ne songeait pas à les contester. Bornons là cette exploration et constatons que certaines d'entre elles non seulement menaçaient notre existence, mais que beaucoup aliénaient notre liberté.

Les temps ont changé, et cette liberté, cette pauvre liberté, est actuellement menacée par bien d'autres dangers bénéficiant des redoutables ressources des techniques modernes. Je veux parler des moyens de communication, ceux qu'on désigne dans le jargon contemporain du mot bien équivoque de «médias».

Je me garderai bien d'en médire et encore plus de les maudire. Ils ne sont pas mauvais par eux-mêmes, mais leur mésusage ou leur abus peuvent devenir dramatiques et, sans le moindre doute, beaucoup contribuent à aliéner notre liberté. Nous n'en avons qu'une confuse défiance.

Nous savons depuis que nous la plaisamment démontré le bonhomme Esope, que la langue, donc le langage, sont «la meilleure et la pire des choses». Si je me réfère à son autorité, je serais injuste de ne retenir que le mal qu'il en a dit. Sans le langage, que serions-nous ? Le langage apporte une considérable amélioration à notre psychisme. Certes des formes très primitives de «pensée» sont décelables chez des êtres vivants moins perfectionnés que nous et elles atteignent un honorable niveau chez beaucoup de mammifères. Mais que sont-elles en comparaison de

la pensée humaine capable de se concrétiser par le langage et donc de s'échanger? Formulée en paroles, la pensée peut être conservée, elle peut permettre par accumulation progressive des souvenirs, d'observations et d'expériences de constituer une science. Ainsi avons-nous l'avantage de pouvoir nous définir dans modestie comme des représentants d'une espèce se qualifiant d'*Homo Sapiens* : redoutable privilège qui nous place dans une position très particulière, nous amène à nous interroger sur nous-même, sur notre origine, notre fin et par voie de conséquence nous invite perpétuellement à faire des choix. Faire des choix c'est bien exercer notre liberté. Tel est bien notre statut théorique, mais nous ne pouvons nous y maintenir qu'au prix d'un perpétuel combat et si nous reprenons l'apologue d'Ésope, nous sommes obligés de constater qu'avec le temps ces propriétés bonnes ou mauvaise du langage ont subi une croissance exponentielle.

Lorsqu'on a inventé l'écriture, on a multiplié son pouvoir, l'imprimerie l'a encore accru, l'invention des journaux, de la presse écrite a développé cette redoutable puissance, mais qu'elle était encore dérisoire en comparaison de ce qui nous est, non pas proposé, mais imposé lorsque nous mettons en fonctionnement un récepteur de radio et surtout de télévision. Sommes-nous attentifs pour cribler dans ce flot submergeant d'informations, dont une énorme proportion est indigne d'intérêt, les quelques éléments méritant d'être retenus. Je pose cette question, et je me demande si notre intelligence, dont nous sommes à juste titre légitimement fiers, est capable de supporter un tel débit, et s'il ne serait pas sage, nous inspirant du modèle des pratiques du jeûne rituel invitant les fidèles de diverses religions à renoncer volontairement à l'absorption des aliments durant une certaine période, à laisser nos yeux, nos oreilles et surtout notre cerveau sevré de cet apport durant un certain temps. Beaucoup le font, ils ont raison d'agir ainsi et augmentent leurs chances de sauvegarder une part de leur liberté. Peut-être me reprocherez-vous de l'inquiéter à tort d'une vaine menace dirigée contre notre précieuse liberté? La Presse est libre dans les pays démocratiques, c'est vrai, et sa diversité permet d'exprimer les opinions les plus opposées, mais le partage, la répartition des idéologies représentées peut s'effectuer d'une façon telle, que certaines d'entre elles risquent d'être encouragées ou combattues par quiconque dispose de moyens financiers.

Le but théorique de l'information est de nous faire connaître les événements tels qu'ils se présentent ou tels qu'ils viennent de se produire, laissant au destinataire du message le soin de se faire une opinion. Le but, avouons le, est ambitieux et la tentation est grande pour l'auteur de la diffusion de cette information d'ajouter, pour compenser la brièveté de la description de l'événement qu'il rapporte d'y ajouter son avis. Même

s'il se croit lui-même impartial, il usurpe une part, peut-être modeste, mais non nulle, de la liberté de son auditoire.

Mais cette usurpation peut être beaucoup plus considérable lorsque l'information devient propagande ou publicité. Il serait aisé de citer des exemples effrayants du considérable danger d'aliénation de la liberté de nations entières adoptant des opinions et des comportements suggérés par la convergence de toutes sortes de techniques de propagande. Certes certaines âmes fortes sont capables d'y résister, accordons leur notre hommage admiratif, mais observons qu'elles sont rares.

Me permettez-vous de vous donner un exemple du pouvoir d'une propagande sur le comportement du public dans un domaine tout différent de celui de la politique: celui de l'usage du tabac. Ne rappelons pas l'histoire de sa progressive diffusion en occident, tel n'est pas notre propos, mais observons que son usage s'était, depuis quelques décennies, beaucoup accru, encouragé par la publicité des organismes qui en assuraient la commercialisation. Après que furent observés et décrits les inconvénients de sa consommation, que le public en ait été informé et que la publicité en sa faveur ait été limitée, on a vu décroître sa consommation. Cette observation est d'autant plus intéressante qu'elle concerne un domaine très particulier, celui de l'usage d'une drogue. Or une drogue est une substance qui peu ou prou constitue une menace pour notre liberté. Oui mais, cette liberté partiellement aliénée peut elle même être soumise à une propagande.

Puisque nous venons de fixer notre attention sur les menaces que font peser sur notre liberté les techniques de transmission de la parole, ne manquons pas de compter au nombre de celles-ci le téléphone. Certes, son usage nous permet bien souvent d'épargner beaucoup de notre précieux temps et de ne point souffrir de l'éloignement de ceux que nous souhaitons garder proches, mais il dévore notre quiétude et depuis quelques années, il nous poursuit partout, puisqu'on le dit «portable». Mais ce qu'on porte ainsi en tous lieux se révèle trop souvent un fardeau bien pesant et bien incommode pour nos voisins. Les rues, les places et même les espaces de paix et de solitude qu'étaient naguère les bois et les champs ne sont plus à l'abri de l'atteinte des importuns qui nous y poursuivent.

Ces admirables machines que les extraordinaires progrès des diverses techniques mettent à notre disposition nous donnent l'illusion de multiplier notre pouvoir dominateur puisqu'elles sont capables, en quelque sorte, de penser à notre place ou plus exactement d'accroître et de prolonger l'espace de notre pensée, de suppléer à notre mémoire et d'en augmenter la capacité, d'emmagasiner des quantités extraordinaires

d'informations pour les mettre à notre disposition lorsque nous les leur demandons. Oui certes, ce sont de bons serviteurs, mais gardons-nous d'imaginer qu'ils sont toujours les serviteurs fidèles et craignons qu'à force de leur accorder une confiance excessive nous ne voyions s'inverser les rôles et nous faire réduire en esclavage par ceux dont la mission était de nous servir.

Il nous est maintenant souvent nommé d'observer la pénible situation, à laquelle nous pouvons donner avec précision le nom de désarroi, d'un homme ou d'une femme habitué à travailler en se servant d'un ordinateur qui devant accomplir une tâche loin du bureau où fonctionne sa précieuse machine. Ils offrent un spectacle aussi pitoyable que celui d'une tortue dont la carapace s'est renversée et qui couchée sur le dos bat l'air de ses pattes à la recherche d'un introuvable appui.

De la même façon, nombre de nos contemporains, sans leur machine ne peuvent plus rien faire. Ils sont anéantis. Constatons et déplorons cette fâcheuse situation et dénonçons le risque d'une certaine aliénation de notre liberté si nous accordons une excessive confiance à un serviteur dont nous ne pouvons affirmer la durable fiabilité. Demeurons prudents vis-à-vis de ce qu'on nomme parfois l'hégémonie de l'informatique. Qu'elle demeure notre servante diligente et n'usurpe pas le rang de souveraine.

Oserai-je, avant de conclure, me lancer à l'assaut, non pas des moulins à vent, mais d'un moloch infiniment redoutable dont le pouvoir déjà séculaire s'accroît en notre temps d'une façon effrayante. J'ose à peine prononcer son nom car à son origine il était respectable, et j'aurais aimé le combler d'éloges, mais il est si défiguré qu'il ne mérite plus qu'on le salue avec déférence : c'est le sport, le pauvre sport, qu'est-il devenu ? Rien n'est certes plus louable que d'exercer notre corps, notre système musculaire et tout ce qui conditionne son harmonieux fonctionnement; on peut le faire: en bêchant son jardin, en sciant du bois, en marchant ou en se déplaçant à bicyclette. Il est également très légitime de se rassembler pour pratiquer des activités en équipe, et de comparer ses progrès à ceux de gens s'appliquant aux mêmes efforts, d'entrer en compétition avec eux, mais répond-on à cet appel originel lorsqu'on rassemble sur des sièges plusieurs dizaines de milliers de spectateurs immobiles pour regarder une ou deux dizaines de malheureux somptueusement payés mais achetés comme du bétail, trop souvent intoxiqués et toujours surmenés et à propos de ce type de spectacle, de mettre en jeu des sommes astronomiques ? Le plus désolant est d'utiliser ces fameux moyens d'information pour diffuser les images d'un spectacle ainsi que le résultat de ces manifestations et accroître le nombre de gens qui assis,

chez eux, devant leur récepteur de télévision, regardent une retransmission de match au lieu d'aller se promener. Que devient notre liberté ? Il n'est pas possible d'ouvrir un journal ou un moyen d'information sans être submergés par ce type de nouvelle.

Il est facile de se gausser des amateurs de courses de chars de Byzance, qui en déplaçant leurs suffrages des bleus sur les verts ou réciproquement, faisaient vaciller les fondements de l'Empire, mais nous sommes citoyens d'une nation dans laquelle le succès d'un match de football est capable d'estomper les préoccupations politiques des gens qui nous gouvernent et de l'ensemble de ceux qui les élisent.

Je suis trop respectueux, mes chers Confrères, de votre précieuse et fragile liberté pour répondre à la tentation de formuler une conclusion qui serait soit pessimiste, soit indulgente. Si je vous ai invités à me suivre sur d'étroits et raboteux sentiers semés d'embûches, encombrés d'épines, bordés d'épaisses broussailles dans lesquelles se cachent des bêtes malfaisantes, c'est pour vous conduire sur une frontière, une frontière que bien certainement vous souhaitez défendre. Elle sert de limite à un espace harmonieux, celui dans lequel le Créateur, quand il nous a faits «à son image», nous a placés. Est-ce le jardin d'Eden ? Pas exactement, car si nous en fûmes par notre orgueil chassés, nous avons conservé notre liberté, à condition que nous acceptions de la défendre. C'est une tâche difficile, mais l'enjeu est celui de notre vocation humaine et de la survie de notre espèce.



Discussion

Après avoir remercié le conférencier, le président Sadoul donne la parole aux confrères qui souhaitent intervenir.

Tout en appréciant le plaidoyer pour la liberté de MM. Hachet et Laxenaire fait remarquer que «l'être humain vit en équilibre entre sa liberté et ses différents modes de dépendance». Il faut éviter la démesure ->l'*ubris*>- , contrôler soigneusement tout objet, en adhérant cependant à un certain conformisme social. «Nous sommes aliénés au langage, mais sans le langage, nous ne serions rien».

M. Bonnefont approuve ces propos et fait observer que les modes sont très diverses, variables selon différents paramètres (l'âge, le milieu social, etc...) et laissent donc la liberté du choix. Pourtant, il arrive que «pour se libérer d'une dépendance, on tombe dans une autre». Echappé

pant à leurs parents, les jeunes s'asservissent au *piercing*, au tabac, à la drogue. Enfin, avec l'âge, et sous le poids des habitudes, «au lieu d'évoluer encore librement, on devient prisonnier de soi-même».

A la liberté de faire ce qu'on veut, M. Fléchon oppose avec sagesse le choix de l'action suivant des critères moraux et un vigilant respect d'autrui.

Revenant aux sciences de la communication et de l'information, M. Laprévotte rappelle que «J. Ellul, dans son ouvrage *Propagandes*, distinguait outre la propagande politique traditionnelle, ce qu'il appelait la propagande sociologique, où l'individu se croit libre alors qu'il subit une pression sociale et médiatique pernicieuse, insidieuse et permanente».

M. Gérard évoque l'émission de télévision *Loft Story* et pour terminer, M. Bataille rappelle que le désir de domination existe depuis les Olympiades.